

UN THE AVEC KARPIONOVIĆ À PARIS

de JASNA SAMIĆ

Il affirmait vouloir publier mes poèmes. Après le déjeuner dans un restaurant, il m'accompagne en voiture, et je l'invite à prendre un thé chez moi. Il s'assied sur mon lit, moi à mon bureau.

Dès que je lui verse du thé dans sa tasse, il me prend la main : « Assieds-toi ici, juste un peu ». Il est passé au tutoiement ! Il m'attire vers lui et se met à me frôler, à essayer de m'embrasser. Je me mets à réciter les phrases dont je me sers dans ces cas-là : je ne mélange pas les torchons et les serviettes, je ne fais pas « ça » avec celui avec qui je travaille, si je dis « Non ! » ce n'est pas « Peut-être ! » Je parle au lieu de lui flanquer une baffe. Plus je proteste, plus il en rajoute : « Juste un peu ! Ne crains rien ! » Je ne comprends pas comment je me retrouve tout à coup renversée, tenaillée, les bras écartés, les genoux tordus. Ses lèvres laissent une trace baveuse sur mon visage. Je ne cesse de répéter « Je ne veux pas » et lui « Juste un peu ». Je repousse avec mes jambes ses mains qui tâtonnent vers mes sous-vêtements, criant maintenant en français : « Je ne veux vraiment pas ! » Lui débite sa litanie, qu'il ne me fera pas de mal, qu'il sera tendre, que j'aurai du plaisir. Mon regard se porte sur l'horloge : ça fait trente minutes que dure ce combat grotesque.

Ses bras m'enserrent de plus en plus fort, mes jambes faiblissent, il parvient à tirer ma culotte de côté, et je sens sur ma peau quelque chose de très mou. Épuisée par la lutte, je me tais.

« Tu vois comme il est *very soft* », balbutie-t-il (on dirait chez nous « doux comme une âme »), tandis que son sexe, en vain, s'efforce de me pénétrer. Pourquoi se met-il à parler l'anglais ?

Combien de temps dure encore cette scène ? Je peux seulement dire que, devant la vanité de ses efforts, le violeur piteux finit par renoncer. Il se relève, se reboutonne, remet sa chemise dans son pantalon et file en claquant la porte. Je reste immobile, vêtue de pied en cap, telle une vierge en deuil, essorée, vide d'émotions. Je ne sais pas ce que ressentent les femmes après un viol, mais c'est une attaque à ma personnalité profonde. Il doit exister toute une panoplie de viols : par un homme qui te plaît ou un qui te déplaît, par des inconnus, des inconnus sales, des inconnus à la fois sales, drogués, porteurs de maladies... Je conclus que finalement, il y a toujours pire.

Sur ces entrefaites, on m'invite à un congrès à Alexandrie.

Au retour d'une promenade dans le parc, je constate que ma culotte est tachée de sang. Des taches s'élargissent d'une minute à l'autre. Je ne parviens pas à suivre les communications, qui me semblent dérisoires par rapport à ce qui m'arrive, sûre d'avoir un cancer, qu'il faut rentrer d'urgence pour mourir

auprès des miens. Je m'enferme dans ma chambre, ne parais plus ni au petit déjeuner, ni au déjeuner, ni dans la salle de congrès. Je ne cesse de me doucher. Craignant d'affronter les blattes dans la baignoire, je laisse l'eau couler à gros jets, même entre deux douches. Tandis que le flot d'eau chaude descend le long de mon corps, quelque chose d'étrange attire mon attention. Je me courbe le plus possible. Entre mes jambes, à l'endroit du triangle, j'aperçois d'énormes taches noires. Je rince la dernière mousse et me penche davantage, mais je ne saisis pas de quoi il s'agit. Je crois avoir irrité des grains de beauté qui parsèment mon corps. Je tends la tête le plus bas possible. Au cœur de mon blason intime, avec lequel je me trouve dans un tel face-à-face pour la première fois de ma vie, pullulent des dizaines, des milliers, des millions pensé-je, de « sangsues » qui ressemblent à ces perles noires que les Français nomment « grains de beauté ». Près de défaillir, je titube jusqu'à ma trousse de toilette. Je suis furieuse contre la saleté alexandrine, les cafards et les draps de l'hôtel mal lavés, qui ont offert ce merveilleux cadeau à ma féminité, quand tout à coup je me souviens de mon « éditeur ». Ce « merveilleux cadeau », ce bouquet de vermine, ne peut que venir de lui. Mon dégoût se fond à un sentiment de tragédie. Je n'ai jamais éprouvé une grande admiration pour les hommes, ces êtres en général immatures qui font étalage de leur molle virilité, mais à présent ma haine envers eux est définitive. Jusque-là, je pouvais les narguer, alors que, maintenant, leur infériorité, incarnée dans ces ignobles insectes qui sucent mon énergie, outrage ma supériorité de femme.

J'hésite avant de racler avec le rasoir un mont de Vénus d'où jaillit du sang. Je m'écorche la peau jusqu'à épuisement, persuadée que je ne parviendrai jamais à éliminer cette vermine. Au désespoir, je me vois dans la peau d'une provinciale américaine venue chercher fortune à Hollywood, et qui, au lieu du contrat espéré, ne décroche que des poux. Comment n'ai-je pas compris tout de suite à qui j'avais affaire ? Rien de pire ne pouvait m'arriver que cette salle de bains embuée, cette chambre d'hôtel infestée de blattes, et ces morpions. Si j'avais cet ignoble « éditeur » sous la main, je l'éventrerais avec mon rasoir sans l'ombre d'une hésitation !

J'applique des pansements sur mes blessures, jette à la poubelle la plupart de mes vêtements, sauf ma robe noire de soirée que j'enfile au risque d'encore faire ressortir ma pâleur et de ressembler à un acteur de théâtre No. Puis je descends rejoindre les congressistes, qui se déhanchent en compagnie des touristes sur la piste de danse. Dans la poche de ma robe, je serre fermement le rasoir.